

PRÉFACE

D'UN

AUTEUR BYZANTIN

PAR

M. EMM. MILLER

MEMBRE DE L'INSTITUT.

(Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. — Année 1873.)

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

1873

Bibliothèque Maison de l'Orient



158371

PRÉFACE

D'UN

AUTEUR BYZANTIN

Sous le titre de *Description d'une chasse à l'once*, j'ai publié, dans l'Annuaire de l'année dernière, un opuscule provenant d'un manuscrit grec conservé dans la bibliothèque de l'Escurial. C'est d'après le même manuscrit que je donne aujourd'hui une autre pièce également intéressante, mais d'un genre tout à fait différent. Il s'agit d'un prologue, d'une espèce de préface qu'un auteur byzantin, nommé Nicéphore Basilacas, avait placée en tête de ses œuvres. Il y a quelques années, j'en avais fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, travail qui eut même les honneurs d'une seconde lecture dans une des réunions trimestrielles de l'Institut, et qui, peu après, fut imprimé dans une revue périodique (1).

Cet article, ne devant pas être accompagné du texte grec, avait été fait à un point de vue particulier. J'avais cherché à me bien pénétrer des idées de l'auteur, et, tout en le suivant aussi exactement que possible, je leur avais donné une forme qui me paraissait plus acceptable pour des lecteurs français. Tantôt j'analysais, tantôt je traduisais littérale-

(1) Dans le *Correspondant*, n° du 25 octobre 1866.

ment; le plus souvent je prenais le sens général des phrases, en les arrangeant à ma manière.

J'avais d'abord l'intention de reproduire ici ce travail tel qu'il avait paru, en le faisant suivre du texte grec. Je pensais qu'il serait suffisant pour faire connaître la nature et le ton de la pièce à ceux qui ne sont pas très-familiarisés avec la langue grecque. Quant aux hellénistes de profession, ils pouvaient très-bien se passer de mon analyse, et aborder directement le texte lui-même. Toutefois, avant de prendre ce parti, j'ai voulu consulter mon confrère M. Thurot, afin d'avoir l'avis d'un homme de goût, de savoir et de grande compétence. Il trouva cette pièce extrêmement curieuse, mais en même temps très-difficile à comprendre. Il fut séduit par la difficulté même, et il essaya de traduire littéralement un certain nombre de passages. Il a bien voulu me communiquer cet essai de traduction, en ajoutant avec sa modestie habituelle que, en raison des obscurités dont le style est hérissé, peut-être vaudrait-il mieux se contenter de donner le texte grec sans la traduction.

Tel n'a pas été mon avis. Je n'ai pas voulu que l'essai tenté par M. Thurot fût perdu, et, si je me suis permis d'en profiter presque contre sa volonté, j'espère qu'il voudra bien me le pardonner. Du reste je prévien le lecteur, et cela sans fausse modestie, que tout ce qu'il y a de bon dans ce travail vient de mon savant confrère; tout le reste m'appartient, et je revendique pour moi seul les critiques qui pourraient-nous être adressées. Mais revenons à Nicéphore Basilacas.

Cet écrivain vivait sous Manuel Comnène, et non sous Alexis, comme le prétendent Allatius (1) et Fabricius (2). Les historiens grecs Nicéas et Cinname disent positivement que c'est sous le règne du premier, vers 1161, qu'il y eut une grande discussion religieuse, à la suite de laquelle Nicéphore

(1) Préface de ses *Excerpta*.

(2) Bibl. Gr., t. VI, p. 52. Et t. VII, p. 669, « circa 1160 ». Alexis II est mort en 1183.

fut, avec plusieurs autres, exclu des fonctions ecclésiastiques. Ce renseignement chronologique est confirmé par une monodie de ce dernier, conservée dans le même manuscrit de l'Escorial, sur son frère Constantin mort pendant la guerre de Sicile. Manuel eut deux guerres avec les Siciliens. Dans la première, qui eut lieu en 1149, la flotte de Roger fut battue. La seconde date de l'année 1154. L'oncle de l'empereur, Constantin l'Ange, commandant de la flotte grecque, y fut vaincu et fait prisonnier. C'est probablement pendant cette dernière guerre que périt Constantin Basilacas.

Nicéphore était professeur de rhétorique, et s'acquitta par ses ouvrages une assez grande réputation. Il est auteur d'un petit nombre de fables et de quelques éthopées ou exercices oratoires écrits avec assez d'élégance. A l'exemple de tous les savants de l'époque, il voulut, comme nous l'avons dit plus haut, prendre part aux discussions religieuses ; il composa même un commentaire sur les Épîtres de saint Paul, commentaire dont Nicéas Choniata paraissait faire grand cas. Sur la fin de sa vie, plusieurs de ses amis le prièrent de former un recueil de ses écrits. Dans l'intention de leur être agréable, il réunit tout ce qu'il put trouver de ses anciennes compositions, et il plaça en tête une espèce de préface ou d'avant-propos. Cette préface peut être considérée comme une autobiographie littéraire de l'auteur.

Écoutons son début :

« Faites peu de livres, disait Salomon ; c'est un travail incessant ; la continuelle méditation de l'esprit afflige et use le corps. C'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes, ou naviguer sur une mer immense, exposé à tous les orages sans jamais arriver au port. S'épuiser de lassitude pour une peine inutile est la preuve d'une grande sottise. Ce sont les fatigues et les soucis littéraires qui ont occasionné une inflammation du sang à Chéréphon, ce philosophe athénien, ami de Socrate et que les poètes comiques poursuivaient de leurs sarcasmes en l'appelant *l'homme à la couleur jaune.* »

Basilacas continue sur ce ton, puis il fait intervenir l'élo-

quent Platon, le partisan de Socrate qui n'a rien écrit, et il invoque le témoignage de Marc-Aurèle s'écriant : « Évitez la soif des livres, si vous ne voulez pas ressembler à ces jeunes débauchés qui boivent incessamment sans jamais pouvoir se désaltérer. » « Je savais tout cela, ajoute-t-il. Et comment pouvait-il en être autrement ? Moi, qui dès ma plus tendre enfance ai été élevé dans l'étude des belles-lettres, qui ai toujours puisé à la source de l'antiquité comme à une fontaine divine, et qui même n'ai pas dédaigné de sacrifier aux muses modernes. J'admirais ces hommes habiles qui nous ont donné de si bons conseils et qui nous ont dit la vérité sur les choses humaines. Toutefois je pensais qu'il n'était pas séant de se promener sur l'Hélicon de la sagesse sans cueillir quelques-unes des fleurs suaves qu'on y rencontre, et qu'il fallait, à l'imitation des abeilles, en composer un miel aromatique, je veux dire des ouvrages inspirés par les muses. C'est ce que j'ai fait dans l'intention d'être utile au public et aux empereurs. Les uns sont charmés par les péans et les odes que je compose en leur honneur et que je leur offre comme un présent digne d'eux ; les autres en entendant chanter ces panégyriques sont excités à la vertu, pensant qu'elle ne doit pas rester sans admirateurs et que ceux qui aiment l'honneur ne passeront pas inaperçus. Mes ouvrages, semblables à des prés fleuris, offrent une abondante moisson à la jeunesse amie des muses ; et tous ceux qui aiment à entendre des choses pieuses et divines font des progrès dans la pratique du bien, à la lumière dont nous éclairons, comme une sorte d'hiérophante, les mystères de l'Esprit. »

« Après les exercices de la grammaire que je regarde comme une très-bonne préparation aux autres genres d'étude, je me mis à étudier d'une manière approfondie cet art ordinairement plein d'attraits pour la jeunesse, je veux dire la rhétorique, l'art des sophistes, ou l'art de duper avec les mots. Les finesses de Mercure charmaient mon âme, et, lorsque je parlais au public, j'attirais par mes discours une foule de jeunes gens. Toutefois je ne suivais pas l'ancienne méthode, j'évitais les labyrinthes et

les obscurités de langage, comme une mode surannée et entachée d'archaïsme, par conséquent sans grâces et sans charme; c'était à mes yeux comme une langue barbare. J'avais adopté une manière de parler qui, sous le rapport du fond et de la forme, ne laissait rien à désirer. Aussi ai-je acquis une grande réputation, et je réunis autour de moi un certain nombre de disciples distingués, qui admiraient ma méthode et désiraient recevoir cet enseignement. Presque tous les jeunes gens éloquents et intelligents quittèrent l'ancienne méthode pour adopter la mienne, séduisante par ce qu'elle montrait, et embellie par ce qu'elle cachait. Aussi partout aujourd'hui se sert-on du terme βασιλακῶν, écrire à la manière de Basilacas, comme autrefois on disait γοργιάζειν dans le sens d'imiter le rhéteur Gorgias.

« Ainsi donc grande jalousie contre moi parmi les partisans des anciens, parmi ceux qui, aveuglés par leur sottise, sont ennemis déclarés des grâces. Aussi leurs compositions sont-elles ridicules et pleines de solécismes, bien qu'ils professent la grammaire, qui est l'art de parler et d'écrire correctement. Quand ils cherchent l'exactitude, ils font preuve d'ignorance; s'ils sont graves, c'est avec bassesse, et, s'ils veulent être sublimes, ils tombent dans la trivialité. Ils reprochaient à mes disciples le βασιλακισμός, comme autrefois on reprochait le φιλιππισμός aux partisans de Philippe et le μηδισμός à ceux des Mèdes.

Après ce travail pénible, je me tournai du côté des charmes de la poésie: je fus abondant et mes vers coulèrent comme de source. Et qu'on ne croie pas que je suis ici le jouet de la vanité ou d'un sot orgueil. Je puis prendre à témoin une renommée que le souffle de l'envie, si puissant qu'il fût, n'a pu éteindre. Je n'ai pas renfermé mon amour du mètre, et pour ainsi dire du rythme, dans les bornes du trimètre uniforme, je veux dire le trimètre acatalectique pur, qui est d'un emploi si commun aujourd'hui. Ce n'était pas assez pour moi de ne faire que des iambes; j'ai entrepris de faire aussi des trochées, j'ai fait des iambes et des trochées de toute forme, sans négliger les autres mètres,

pour que ma facilité d'expression et ma vivacité d'esprit ne se manifestât pas seulement par l'emploi de la forme métrique, mais encore par la variété et la diversité des mètres. Comme la jeunesse aime à rire et se laisse facilement entraîner aux plaisanteries et aux jeux, j'ai fait aussi des compositions où je maniais le style comique avec d'autant plus d'à-propos que tout ce qui se faisait alors prêtait beaucoup à rire. C'est ainsi que Solon, jeune encore, se livrait à la poésie, plutôt par plaisanterie que sérieusement, et faisait des vers moins en vue d'être utile que pour faire plaisir. »

Basilacas nous donne ici les titres des quatre pièces comiques qu'il avait composées; ce sont :

- 1° Ὀνοβρίαμβος.
- 2° Στύπαξ ἢ Παραδεισοπλαστία.
- 3° Στεφανίται.
- 4° Ὁ ταλαντοῦχος Ἐρμῆς.

Malheureusement, notre poète ne nous donne aucun détail sur ces compositions, dont par conséquent nous ne pouvons avoir aucune idée, puisqu'elles sont perdues aujourd'hui. Perte très-regrettable, parce que nous ne possédons rien en ce genre datant de l'époque byzantine. Il est certain toutefois que les pièces en question n'étaient pas de nature à être représentées. Les Grecs du moyen âge transcrivaient Aristophane, Eschyle, Euripide et Sophocle, mais ils n'auraient pas essayé de faire une comédie ou une tragédie pour le théâtre; une pareille composition eût été blâmée comme une entreprise impie et dangereuse.

« J'ai fait, dit-il, beaucoup d'autres pièces en vers qui ne forment pas un ensemble; beaucoup sont sans nom, comme les étoiles qui ne sont pas réunies en constellations. »

Basilacas raconte ensuite comment, ayant bu aux sources de la divine sagesse, il a eu honte de ces frivoles occupations et a livré au feu toutes ces compositions légères, afin de ne pas devenir lui-même la proie des flammes de l'enfer.

« Beaucoup de gens l'ont su alors, et tous ne l'ont pas approuvé; car plusieurs de ces ouvrages étaient remplis de

grâce, d'atticisme, d'érudition et de pensées plus utiles que badines. Les quatre pièces citées plus haut, et qui avaient une grande étendue, ont ainsi été condamnées par le zèle des choses divines, et il ne reste de mes écrits satiriques que quelques fragments qui ont été conservés dans la mémoire de mes contemporains. Quant à mes autres poésies, elles sont en diverses mains qui ne veulent pas les lâcher. Aussi je n'ai pu réunir ici qu'une partie de mes vers, qui, comparée au reste, est comme un verre d'eau par rapport à la mer.

« Quant à la littérature épistolaire, je ne l'ai cultivée que pour rendre service à mon oncle maternel, qui, ayant beaucoup d'amis et une grande position, avait à écrire de nombreuses lettres. Quant à moi, je n'en ai écrit qu'un petit nombre, peu visité que j'étais par le Mercure de l'opulence et par celui de l'amitié. Je suis un homme d'école, je ne fréquente point les palais des grands et je ne suis pas un courtisan. Je n'avais pas besoin de me jeter dans le tourbillon de la vie et le tumulte des affaires. J'avais encore une autre infirmité : j'étais un juge impartial et difficile de mes propres ouvrages ; ils ne m'enchantaient pas plus qu'il ne fallait, et je n'étais pas, comme les singes, aveuglé par les illusions admiratives de la paternité. »

Notons ici, en passant, une certaine allure de modestie, allure à laquelle l'auteur ne nous a pas habitués. Mais reprenant bien vite son ton ordinaire : « J'attendais, continuait-il, l'arrivée de l'âge mûr et des circonstances meilleures, afin de pouvoir montrer à propos la fécondité de mes talents. Je n'étais pas comme ces auteurs dépourvus de sens qui courent les spectacles et les lieux publics pour lire leurs ouvrages et se faire admirer. Mais je m'occupais de ma besogne de professeur. Aussi j'abandonnais mes ouvrages au hasard, sans y attacher une grande valeur ; je les entassais dans des boîtes, où la plupart ont été rongés par les mites. Quelques-uns ont été prêtés à des amis qui ne me les ont pas rendus. Autant de raisons qui expliquent pourquoi je n'ai pu réunir qu'une faible partie de mes écrits, celui-ci d'un

côté, celui-là d'un autre; ce n'est qu'avec de très-grandes difficultés que je suis parvenu à en former un volume. Et si j'ai pris cette peine, c'était pour répondre au désir de quelques amis qui m'en avaient prié. Comme je leur représentai que la plupart de mes ouvrages étaient les productions d'un esprit encore jeune et inexpérimenté, ils me répondaient que les Thersites ne se moqueraient pas d'Achille même bégayant.

« Malgré les envieux et les ennemis dont j'étais entouré, je cultivai l'éloquence avec succès. Je faisais des discours brillants, et la foule se pressait pour m'entendre, comme les mouches autour du lait. Le chœur était rempli d'une foule agitée, et le chef de l'Église entra en courroux contre moi, semblable à Critias ou à Hippias, qui craignaient une insurrection en voyant les Athéniens accourir pour entendre certains orateurs. La longueur de mes discours indignait ce prélat; il rugissait comme un lion, parce que, malgré son violent appétit, il était obligé d'attendre que j'eusse terminé pour aller prendre ses repas.

« Quelquefois je fulminais contre la scélératesse des hommes, et je me livrais à des réflexions morales semblables à celles qu'on trouve dans l'Écriture sainte; alors cet homme se fâchait, parce qu'il croyait voir des allusions dans ce que je disais. Un jour, faisant une conférence sur saint Paul, j'expliquais cette parole de l'apôtre à Timothée: « En toute chose apportez une grande attention, » quand vous pratiquez les mystères de l'Église. Je vis alors notre homme s'agiter, froncer les sourcils et contenir mal son indignation. Les louanges que je donnais à saint Paul lui semblaient sa propre condamnation, et il avait en aversion les cymbales de la vertu (1). A la fin, il crut devoir me donner un livre contenant un commentaire sur les Épîtres de saint Paul, livre fait tout au plus pour une femme, et dépourvu d'érudition théologique. Il m'avait donné ce petit manuel dans l'espérance que j'y trouverais la grande théologie des

(1) C'est-à-dire qu'on parlait de vertu.

apôtres. J'avais ordre de m'y conformer, et il ne m'était pas permis de faire le moindre changement aux paroles qui étaient contenues dans ce livre, comme si j'étais un enfant fréquentant encore les bancs de l'école. C'est ainsi que par ses vexations il espérait éteindre mon zèle et affaiblir sensiblement ma puissance de parole. Mais j'étais un orateur, et je ne voulais pas devenir un homme inculte, ni passer pour un imbécile, comme il le désirait. Je ne tins donc aucun compte de ses recommandations, et je choisis une autre route que le commun des orateurs ne peut pas prendre : j'improvisai mes homélies. Une improvisation est comme une eau qui s'écoule : la mémoire et l'écriture ne peuvent la fixer.

« Telle est l'histoire de mes ouvrages. Je dois maintenant parler de leur style et des idées qu'ils renfermaient.

« Mes discours sont harmonieux et prétendent à la sonorité. Cependant mon langage n'est pas trop retentissant. Le rythme est en général dansant, quelquefois même pirouettant. Le style est partout aisé à entendre et d'une clarté lumineuse, néanmoins il évite la vulgarité et la trivialité ; car un langage vulgaire et trivial accuse l'ignorance et l'inexpérience de l'orateur. La clarté de mon style ne lui fait rien perdre en noblesse et en élévation, et a même parfois quelque chose de pompeux et de poétique. Il exhale un parfum suave comme celui d'une prairie. Il est remarquable par les tropes, et, quand il devient âpre, il paraît encore plus doux. Il fuit les imitations et les emprunts faits à d'autres écrivains. Il veut être en rapport immédiat avec la pensée, de telle sorte que les expressions conviennent uniquement aux choses, et qu'il n'y ait rien de creux. Un style d'emprunt, travaillé à loisir, ne produit qu'un vain bruit qui ne caresse que l'oreille sans aller jusqu'à l'esprit : car le langage ne suit pas alors la pensée ; il lui est étranger, il l'étouffe comme un bruit de cymbales et il la traîne comme le chariot traîne le bœuf, suivant le proverbe. Dans les figures qu'il emploie, il s'écarte de l'usage commun ; cependant il rejette comme désagréable à l'oreille un langage constamment figuré et attique ou trop extraordinaire. Il recherche ce qui est à la

fois orné et agréable. Notre style aime les périodes divisées en membres symétriques d'égale longueur, terminées par des consonnances, et les autres ornements de ce genre, mais il y renonce, quand même ils se présentent d'eux-mêmes, dans la crainte de paraître affecter des grâces trop pédantesques. On y trouve encore des histoires et des proverbes, fréquemment, mais sans exagération. Ne pas les employer est languissant; les prodiguer, c'est manquer d'art, c'est tomber dans l'obscurité, quelque charme que cela ait par l'air d'érudition.

« Notre éloquence touche aussi à la philosophie morale, et s'élève parfois plus haut, puisqu'elle touche à la nature des astres et du ciel, et monte même jusqu'à l'artisan de l'univers, qu'elle glorifie et qu'elle adore. Il y a là une majesté, qui peut n'être pas complète et sans mélange, mais qui s'y trouve du moins dans une certaine mesure.

« Tels sont les mérites communs à tous mes discours; voici ceux qui sont particuliers à chacun d'eux. Celui que j'ai composé pour le nomophylaque pourrait mieux s'intituler le Sophiste. Il frappe l'imagination et offre souvent une harmonie semblable à celle des poètes lyriques les plus mélodieux; le rythme de la phrase danse plutôt qu'il ne marche. Le second discours, fait pour le même personnage, est d'une composition plus solide et d'un style plus élevé. Quant au troisième, c'est un coursier noble et fougueux qui court à travers champs et dépasse tous ses rivaux. Métaphore d'une grande justesse, car il est en rapport avec le sujet, et la forme ne reste pas au-dessous du fond. Il est très-harmonieux et riche de mots choisis; il couvre des fleurs les plus parfumées l'empereur, qui, après avoir vaincu les barbares, est rentré en triomphateur.

« Le discours suivant est également consacré à l'empereur et aux victoires qu'il a remportées. Mais à côté du précédent il est comme un enfant qui saute auprès de sa mère. Je l'ai composé pour un homme encore novice dans l'art oratoire, et j'ai dû le proportionner à ses forces.

« La déclamation pour Muzalon a été faite pour un jeune

homme qui suivait encore les leçons de son maître. Mais, si l'on retranche quelques fictions et certains artifices destinés à faire illusion, afin qu'un enfant encore novice dans l'art oratoire ne parût pas parler la langue d'autrui, semblable à une flûte où l'on souffle, on reconnaîtra que ce discours est supérieur aux autres et cache l'art le plus délicat.

« Le discours pour le Grand Domestique montre aussi beaucoup de science. Il ne recherche pas la nouveauté dans la diction, néanmoins il ne donne pas dans une vigueur dure et désagréable. J'en dirai autant d'un autre genre d'ouvrage, de mes *Monades*, et surtout de la dernière, la plus soignée, car je l'ai composée dans un âge mûr et elle est le produit d'une longue méditation.

« Dans le genre judiciaire, la déclamation contre Bagoas se distinguerait par la pensée, l'expression et l'art en général; car c'est le dernier fruit de mon esprit en travail. »

Nous laissons à d'autres le soin de traduire ce qui suit jusqu'à la fin. Le sens ne s'entrevoit que trop confusément, et nous craindrions de ne pas bien rendre les idées de Basilacas.

Comme on le voit, le tableau est complet. Rien n'y manque. C'est au point, si Michel Psellus et Tzetzés ne nous fournissaient des exemples analogues, c'est au point qu'on serait tenté de croire que l'auteur ne parle pas sérieusement et qu'il a voulu faire une plaisanterie, un jeu d'esprit. A toutes les époques, dans tous les pays, l'amour-propre et la vanité de certains écrivains se sont manifestés avec une grande transparence. Quelques-uns même, ayant la conscience de leur génie, ont pu, dans un élan d'enthousiasme poétique, s'écrier comme Horace : *Exegi monumentum*. Mais on n'en a jamais vu qui, épuisant à leur profit le vocabulaire des formules laudatives, aient poussé plus loin la manie de la glorification personnelle.

Chose singulière ! aucun des ouvrages mentionnés ici par Nicéphore Basilacas n'a été conservé, à l'exception d'un des discours sur l'empereur, et il ne dit pas un mot des opuscules que nous possédons sous son nom. Quoi qu'il en soit, cette petite pièce inédite, dont nous avons essayé de repro-

duire, sans l'exagérer, l'exacte physionomie, est intéressante à plus d'un point de vue. Elle nous montre un curieux spécimen de la naïveté, et, disons le mot, de la sottise byzantine, et on y trouve un nouveau chapitre pour l'histoire littéraire des Grecs au moyen âge. Elle nous fournit de plus l'occasion de regretter que l'antiquité ne nous ait pas laissé un plus grand nombre d'ouvrages de ce genre. Les détails que Xénophon, César, Marc-Aurèle, Libanius nous donnent sur eux-mêmes, ne sont pas de nature à diminuer ces regrets. De quel prix seraient pour nous l'autobiographie littéraire d'écrivains tels qu'Aristophane, Ménandre, Platon, Aristote ou Plutarque!

Voici maintenant le texte de cette pièce d'après le manuscrit grec de l'Escorial, II. V. 10, fol. 524, r^o.

Τοῦ αὐτοῦ (τοῦ Βασιλάκη κυρ. Νικηφόρου)
 λόγος, ὃν ἐποίησεν ὡς πρόλογον καὶ οἰοεὶ πί-
 νακα εἰς βιβλίον περιέχουσαν πονήματα αὐ-
 τοῦ.

« Γιᾶ, φύλαξαι τοῦ ποιῆσαι βιβλία πολλὰ », Σολομῶν (1) ὁ σοφὸς ἐνουθέτησέ, καὶ οὐδὲ τὴν αἰτίαν ἀγνοεῖν ἀφήκε τοὺς θέλοντας. « Οὐκ ἔστι (2), φησί, περασμὸς καὶ κόπωσις πολλὴ σαρκός. » ὁ ταυτὸν ἂν εἶη καὶ λέγειν ὡς ἀπέραντον μὲν τὸ πολυγραφεῖν, τὸ δὲ ἀπεραντολογεῖν ὡς ἐπίπνον καὶ πολέμιον σῶματι. Τί γοῦν δεῖ καὶ ἀνήνυτά κάμνειν, ἢ διώκειν ἀκίχητα (3), βιβλίου μὲν φιλοτεχνοῦντα (4) καὶ λό-

(1) Eccles., 12, 12, où il y a une autre ponctuation. L'auteur a arrangé cela à sa manière.

(2) Encore un changement : « καὶ μελέτη πολλὴ κόπωσις σαρκός ».

(3) Cod. ἀκίχητα. Expression homérique (II. P., 75) : Σὺ μὲν ὧδε θέεις ἀκίχητα διώκων. Le *Thesaurus* cite aussi le proverbe : Ἴνα μὴ τὰ ἀκίχητα διώκων εἰς μάτην πονῆς.

(4) Strab., XV, p. 734 : Δείλης δὲ φυτουργεῖν, καὶ βίβοτομειν ἀσκοῦσι, καὶ θπλοποιεῖν, καὶ λῖνα καὶ ἄρκυς φιλοτεχνεῖν. Id., *ibid.*, p. 717 : Τὴν φιλοτεχνίαν τῶν Ἰνδῶν.

γους ἐπαντλοῦντα κατὰ τὸν Δαναΐδων πύθον (1), τέλος δὲ οὐκ ὁρῶντα οὐδαμοῦ, ἢ καὶ ὡς ἐν ἀγανεί πελάγει περικλυζόμενον μὲν αἶε, γῆς δὲ οὐκ ἐφικνούμενον. Ὅπου γὰρ ζῆν τῷ ἀτελέστῳ καὶ τῷ ἐπίμοχθῳ, ἡλίθιος ὁ διαπονούμενος, πάντες δὲ οἱ λόγοι ἔγχροτοι. Σολομῶν καὶ τοῦτο ἀπεγνωμάτευσεν (2). Ὑπὸ φροντισμάτων γὰρ καὶ Χαιρωῶν ὁ Ἀθῆνῃσιν ἐνοσεὶ τὸ αἶμα, καὶ ἡ κωμωδία πύξινον (3) αὐτὸν ἐκάλει. Ψυχῆς δὲ πάντως ὠδίνες (4) αἱ φροντίδες καὶ ὀριμεταὶ μελεδῶνες. Ἐν ταῦθα μὲν οὖν τοῦτο τῆς πολυγραφίας αἰτιᾶται καὶ τοῦ πρὸς διαθερίας ἔχειν αἶε, ἀλλαγῶν δὲ ἄλλως τοῖς αὐτοῖς ἐφιστάνει καὶ περὶ τῶν αὐτῶν διαγνωμονεῖ ὡς οὐ γὰρ πολυλογεῖν ἁμαρτοσπές γὰρ τὸ πολύμυθον. Τὸ γὰρ, « Ἐκ (5) πολυλογίας οὐκ ἐκφεύζη ἁμαρτίαν », ἐς τοῦτο διανοήσας τῶδε ἀνδρὶ (6) καὶ ἄλλοις ἐπιτείνει (7). Ταῦτα ἰδὲ ταῖν γνώμαιν τῆν μὲν ὁ μελιχρὸς τῆν γλῶτταν Πλάτων εἰς Ἀπτικὴν εὐγλωττίαν ὑπαμίψας, ἕτερον ἐφιλοσόφησε τρόπον Ἑλλήνιον, εἰδέναι (8) λέγων ὡς οὐκ ἀνεύθινα οἱ ἔσται φιλοσοφοῦντι καὶ οἰκεία ζυντάττοντι, ὅτι μηδ' ἔστι τῶν ἀπάντων δεῖ διαφευξείταρ τῆν αἰτίαν τοῦτο σὲ μέρος, καὶ διὰ τοῦτο τῆς Σωκράτους (9) φιλοσοφίας ὑποφήτης γενέσθαι, καὶ τοῖς ἐκείνου χρῆσθαι τῆν γλῶτταν ὡς ἄσμασιν ἀνδρὸς περιδεξίαν (10) τῆν μουσικὴν. Τῆν δ' ἕτεραν ἐκείνην τῆν καὶ προτέραν Μάρκος δ' Ἀντωνίνος ἐσούλησε, καὶ ἡμεῖς ἐπέγνωμεν (11) ἰδόντες τὰ φώρια. « Τῆν (12) γὰρ τῶν βιβλίων δίψαν, φησί, βίβον ἵνα μὴ γογγύζων ἀποθάνης, » δίψαν ἐκείνος καλῶν τὸν εἰς αὐτὰς (13) ἀπληστον ἔρωτα, καὶ τῆν ἐντεῦθεν τῆς δοξομανίας μέθην, αἶε μὲν ἐπιπρέουσαν, οὐδέποτε κατεγνώουσαν (14), ἀλλ' ἐπὶ

(1) Fort., τὸν τῶν Δ. Sur le tonneau des Danaïdes, voyez les Paroemiographes de Gaisford, Zenob., II, 6, et la note de Schott.

(2) Le composé ἀπεγνωμάτωσιν peut être ajouté aux lexiques.

(3) Voy. Meineke, *Fragm. Poet. com. ant.*, t. 2, p. 516.

(4) Voy. Tryphiod., vs. 380.

(5) Prov., 10, 20.

(6) Leg., τάνδρῆ.

(7) Cod., ἐπιτείνει.

(8) Je ne trouve point cette pensée dans les œuvres de Platon. (ε)

(9) Fol. 524, 819 et 1.

(10) Leg., περιδεξίου.

(11) Cod., ἐπέγνωμεν.

(12) M. Anton., II, 3 : Τῆν δὲ βιβλίων δίψαν κατὰ λ.

(13) Cod., αὐτὰς au-dessus de εἰς τό.

(14) Fort., κατευνῶσαν, οὐ κατευνάζουσαν.

μᾶλλον ἐκκάουσαν καὶ τηροῦσαν τὸ πολυδίψιον (1) κατὰ τοὺς ὅσοι τῶν ἐπισφαλεστέρων νέων τὰς γνώμας νυκτὸς καὶ ἡμέρας κωμάζοντες, οὐδὲν ἤττον διψῶσι τὸν ἄκρατον, ὡς γογγυσμὸν αὐθις ἀνακεκραμένον (2) θανάτῳ, [διὰ] τὸ ἐκ τοῦ δυσέργου πόνηρον (3) ὃ ἔπακολουθεῖ τὸ ἐπίνοσον καὶ ἡ στονόεσσα τελευτή.

Ταῦτ' οὖν εἰδὼς ἐγὼ, καὶ πῶς γὰρ οὐ; λόγοις παιδόθεν ἐντραφεῖς καὶ ὡς θεοβόρουτο μὲν πηγῆς καὶ τῆς παλαιᾶς σοφίας ὁσήμεραι ἀπαρούμενος, ἀλλ' οὐδὲ τῆς θυραίας ἀμελῶν μουσῆς, ἐθειάζον μὲν τῆς γνώμης τοὺς ἀνδρας, καὶ ὡς τάληθῆ περι τῶν ἀνθρωπέων διαγνωμονοῦντας, ἐκρότου· ἤξιον δὲ ὅμως μὴ μάτην τὸν τῆς σοφίας Ἑλικῶνα περιγορεύειν, μῆδ' εἰς κενὸν οὕτως εὐόσμου καὶ ἡδείας ἀνθης ἀποσυλᾶν, ἀλλὰ καὶ εἰς σίμβλον τὴν καρδίαν φιλοτεχνεῖν καὶ φιλεργεῖν (4) ὡς μέλι τὸ ἔσμουσον (5) καὶ ὡσεὶ κηρία πλάττειν τοὺς λόγους, ἵνα κατὰ τὴν Σολομώντειον (6) μέλισσαν, σεμνὴν καὶ ἡμεῖς τὴν ἐργασίαν ποιησώμεθα, καὶ τῶν ἡμετέρων πόνων καὶ ἰδιῶται καὶ βασιλεῖς ὄναιτο (οἱ (7) μὲν παιᾶνας καὶ κρότους ἐπινικίους ἡμῶν ὑπηχούντων καὶ δωροφορούντων αὐτοῖς γέρας τοῦτο σεμνὸν καὶ βασιλείον, οἱ δὲ τὸν ἐπαινέτην λόγον προσιέμενοι θειασμοῖς τισὶν εὐφήμου γλώττης πρὸς ἀρετὴν ὑποπτεροῦνται, καὶ ὡσπερ ὑπεσχημένον οὐ παρήκεν (8) ἀθαύμαστον μῆδὲ εἰς τὸ μέλλον περιόψεσθαι φιλοκαλοῦντας (9)), ἀποδρέψαιτο δὲ τῆς ἐμῆς φιλοπονίας, ὡς εὐανθοῦς λειμῶνος, οὐκ ὀλίγα τῆς εὐμουσίας ἀνθη καὶ ὄση νεότης φιλόμουσος, ἐπιδοίη δὲ πρὸς ἐργασίαν καὶ ἀσκησιν τοῦ καλοῦ καὶ ὄση φιλευσεβῆς ἀκοῆ καὶ τὰ θεῖα φιλήκοος, ἱεροφαντούντων ἡμῶν ὑπὸ πολλῶ τῷ φωτὶ, καὶ ἀνακαλυπτόντων ὀπίσσω μυστηριώδη τοῦ Πνεύματος.

Τοιαῦτα ἐφιλοτιμούμην, τοιούτων ἐγλιχόμεν, ἐπὶ τούτοις ἤσκουν τὴν

(1) Le mot πολυδίψια, qui manque aux lexiques, se rencontre dans un écrit anonyme, cod. Ven., fol. 158, r^o.

(2) Cod., ἀνακεκραμένον.

(3) Probablement dans le sens de « pénible », suivant l'étymologie.

(4) Prius, φιλεργατεῖν.

(5) Sic. Fort., ἔσμουσον, sive εὐμουσον.

(6) Prov., 16, 24.

(7) Il y a là probablement une parenthèse jusqu'à l'optatif suivant ἀποδρέψαιτο.

(8) Fort., παρήσειν.

(9) Fort., φιλοκαλοῦνται.

γλώτταν, ταύτη τοι καὶ ὡς ἐπὶ κλίμακος ἐποιοῦμην τὰς ἀναβάσεις, φιλομαθῶν καὶ παιδείας ξυμπάσης τὸν νοῦν ἐμπιπλῶν. Ταῦτα μὲν οὖν μετὰ τὴν γραμματικὴν ἐμπειρίαν, ἣν ἐγὼ πάγκαλόν τι προτεμνίσμα τίθεμαι σοφίας τῆς ἄλλης, μετήειν δὴ τὴν νέαν ταύτην καὶ ὡς ἐν παισὶ σοφιστικὴν, τὴν ὡς ἐν ὀνόμασι κλεπτικὴν. Ἐθελεγε γὰρ μου τοῦ Ἑρμοῦ τούτου τὸ δόλιον, καὶ θαμὰ θεατρίζων ὄλας νέων ἀγέλας εἰς ἑαυτὸν ἐπεσπώμην· οὐ τὸν ἀρχαῖον μέντοι τρόπον τοῦς λαβυρίνθους τούτους διετεχνώμην· ἀγλευκὲς γὰρ μοι ἐδόκει (1) καὶ ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης ἀξέστου τὸ μὴ ξὺν ἡδονῇ λέγειν, ἢ καὶ ὄλωσ ὑποβαρβαρίζειν. Ὅθεν οὐκ ἀνίην τοὺς γρίφους καὶ τὰς πλεκτάνας, καὶ τὰ ἐκτὸς μὲν εἰς ἀγλαίαν ὑπογράφων, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰ ἐντὸς ἱκανῶς βοστρυχίζων καὶ διαπλέκων εἰς ὦραν· καὶ τις ἐδοῶα τοῦτο τὸ μέρος, καὶ ἦν ἔταιρία περὶ ἐμέ οὐ φαύλη, ζήλω τοῦ ἐπιτηδεύματος καὶ ἡμέρω τῆς εὐπαιδευσίας ταύτης, ὡς ὀλίγου μεταρβύηται πάντας ὅποσοι τῶν νέων εὐστομοὶ τε καὶ ἀκροφουεῖς ἀπὸ τῆς ἀρχαιοτρόπου καὶ παλαιᾶς σχεδικῆς ἐπὶ τὴν ἡδουεπὴ ταύτην καὶ ἡμετέραν, ἣν καὶ τὸ φαινόμενον καταμελιτοὶ καὶ τὸ κρυπτόμενον ἀγλαΐζει. Καὶ ἦν ἡδὴ λεγόμενον τὸ βασιλακίζειν ἐν σχεδοπλόκοις (2), ὡς πάλοι τὸ γοργιάζειν ἐν σοφισταῖς. Καὶ ὁ φθόνος πολὺς ὑπεκάετο, τούτοις δὴ τοῖς τὸ ἀρχαιοτρόπον καὶ σαπρὸν μεταδιώκουσιν ὑπ' ἀμαθίας καὶ τοῦ μὴ φύσεως εὖ ἔχειν, τοῖς τῶν χαρίτων ἐχθροῖς, τοῖς ὑποξύλοις καὶ γελοίοις τὴν πλοκὴν, οὐχ ἥμιστα δὲ καὶ ὑποσολοίοις καὶ ταῦτα γραμματικὴν ἐπαγγελιομένοις ἐκπαιδεύειν, ἥς τὸ εὖ λέγειν καὶ ὀρθοεπεῖν ἐπιτήδευμα, ὧν καὶ τὸ ἀκριβὲς ἀμαθὲς, καὶ τὸ εὐσταθὲς ἀγεννὲς, καὶ τὸ ὑψηλὸν χθαμαλὸν, οἳ καὶ βασιλακισμὸν ὡς φιλιππισμὸν ἢ μηδισμὸν τοῖς τῶν ἡμετέρων ζηλωταῖς ἐνεκάλουν.

Μετὰ μὲντοι τὴν ἐργωδίαν ταύτην, ἐπὶ τὴν μετρικὴν χάριν ἐβλεψα, καὶ ἦν πολὺς βέων ὡς ἐξ ἀμάρας ὑπερβλυζούσης τῆς γλώττης· καὶ ὅτι οὐκ ὀφρὺς αὐτὰ καὶ φύσημα (3), ἱκανὸν ἐκ τῆς φήμης εἰς δεῦρο μαρτύριον, ἦν οὐδ' ὁ φθόνος οὕτω πολὺς πνεύσας ἀποσβέσαι ἴσχυσεν. Οὐ γὰρ τῷ τριμέτρῳ περιέγραψά μου τὸ φιλόμετρον καὶ, ὡς οὕτως εἶπειν, φιλόρρυθμον, καὶ τούτῳ μονοσειδεῖ τῷ ἀκαταλήκτῳ λέγω καὶ καθαροῖ, πολλῶν τε ὄντι καὶ τοῖς καθ' ἡμᾶς ἐπιχωριάζοντι, ἀλλὰ σμικρὸν ἡγού-

(1) Fol. 525, r^o.

(2) Ce composé manque aux lexiques.

(3) Cod., φύσσημα.

μενος ἱαμβίζειν μόνον, ἤδη καὶ τροχαίξειν ἐπεβαλόμην, καὶ ἄμφω ταῦτα, πάντα καὶ παντοίως, καὶ οὐδὲ τῶν ἄλλων ἡμέλων, ἵνα καὶ ἡδονὴ τις ἔποιτο καὶ γλώττης εὐστροφία καὶ βρυμὴ νόος ὑποφαίνοιτο μὴ τῷ μέτρῳ μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πολυμετρίᾳ καὶ τῷ πολυειδεῖ ταύτης καὶ ὑπαλλάττοντι. Ἐπεὶ δὲ καὶ τὸ νέον ὡς ἐπίπαν φιλόγελων καὶ ἀσπείσμοῦ καὶ φιλοπαιγμοσύνης ἤττον, καὶ εἰς τὸ κωμικὸν τοῦ λόγου ἐξεκυλίσθη, καὶ μάλιστα ὅτι καὶ γελωποιοῖα τὰ τότε δρώμενα ἔτυχεν. Οὕτω καὶ Σολων ἔτι νεάζων ποιήσει ἐδεδώκει, μᾶλλον παίζων ἢ σπουδάζων, καὶ εἰς ἡδονὴν πλεον ἤπερ εἰς ὠφέλειαν τὰ μέτρα ἐβρύθμιζε. Τέτταρες οὖν μοι πραγματεῖαι εἰς γέλωτα ἐξεχύθησαν. Ὀνοθρίαμβος καὶ προσέτι Στύπαξ ἢ Παραδεισοπλαστία, ἐπὶ τούτοις οἱ Στεφανίται, καὶ ὁ Ταλαντοῦχος Ἑρμῆς. Στιχηρὰ δὲ ἄλλα καὶ οὐ συστηματικά, πολλὰ καὶ ἀνώνυμα ὡς τῶν ἀστέρων οἱ σποράδες.

Μέχρι μὲν (1) οὖν ἐς ἴουλον ἀνοθῶντα καὶ χνοάζουσιν παρειάν, χανδὸν τοῦ γέλωτος ἐνεφορούμην· καὶ ἄλλως ἀνακεραννύς τὸν παυσίλυπον (2) καὶ λαθικηδῆ τοῦτον κρατῆρα (3), οἱ μέχρι καὶ εἰσέτι ἀποσπάδας τῆς ἐμῆς κωμικῆς παρακατέχουσι τῷ νῷ καὶ διατηροῦσι τῇ μνήμῃ. Ἐπεὶ δ' εἰς τὸν τῆς ἡμετέρας θεοσοφίας λειμῶνα παρακύψας ἐάλων κατάκρας ὡς οἱ γευσάμενοι τοῦ λωτοῦ, καὶ αὐτίκα ἐγενόμην τοῦ Πνεύματος, καὶ « Μακάριοι (4) μὲν οἱ πενθοῦντες, οὐαὶ (5) δὲ οἱ γελῶντες », ἤκουσα, ταχὺ μάλᾳ εἰς ἑαυτὸν ἐπανήειν ὡς ἐκ μέθης καὶ κάρου πολλοῦ διανήψας τῷ διυπνίζοντι καὶ διανιστῶντι τῆς χάριτος. Ἐντεῦθεν ματαιοσπουδίαν ἑαυτοῦ καταγνοῦς, καὶ κλάειν οὐ γελᾶν τοὺς ἀπὸ Χριστοῦ προσήκειν μαθῶν, πυρκαϊάν ὅτι μεγίστην πολλῶ καὶ καχλάζοντι τῷ τοῦ γέλωτος ὑπανάπτω βρασμῶ καὶ πυρὸς παίγνια τίθημι πάντα, ἵν' ἐκφύγω τὸ τοῖς γελῶσι κληροδοτούμενον, πῦρ ἐκεῖνο τὸ ἄσβεστον. Ταῦτα μὲν οὖν τοιοῦτον καὶ πολλοῖς εἰς γνῶσιν ἦλθε τότε, καὶ οὐ πάντες τὸ πρᾶγμα ἐπήνεσαν· πειρῶ (?) γὰρ πολλὰ καὶ χαρίεντα καὶ Ἀττικῆς

(1) Fol. 525, v^o.

(2) Nicét. Chon., cod. Ven., fol. 114, r^o: Ταῦτα δὲ τὰ ὡς ἐν καλοῖς μεγίστοις τοῖς συμφυέσιν ἡμῖν ἀνοχεύματα, καὶ ψυχῶν κατωδύνων ἀλεξιλυπα φάρμακα. Le mot ἀλεξιλυπος, qui est ici employé dans le même sens que παυσίλυπος, est inconnu aux lexiques.

(3) Le texte est très-altéré. Il y a peut-être une lacune après κρατῆρα.

(4) S. Matth., 5, 4.

(5) S. Luc, VI, 25.

εὐστομίας· οὐ πόρρω μὴδὲ πολυμαθίας ἀπέχοντα καὶ νοημάτων ἔσμου (1) πλείω τὴν ὄνησιν ἐπιχορηγούντων ἢ τὸν καγχασμὸν καὶ τὸν γέλωτα.

Τῶν μὲν οὖν δὴ τεττάρων τούτων πονημάτων μακρηγόρων καὶ πολυστίχων πάντων οὕτω ζήλος κατεκράτησε θεῖος καὶ τοιοῦτον κατεψηφίσατο τέλος, ὡς νῦν οὐκ ἔστιν ὃς τῶν ἐμῶν σατυρικῶν πλὴν δλίγων καὶ τούτων σπαρέντων μετρίων, καὶ ὅσα δύναται ἂν ἴσχειν ἀνθρωπεία μνήμη. Τὰ δ' ἄλλα τῶν ἐμμέτρων ἄλλος ἄλλη παρακατέχει, καὶ τοιχωρυχοῦσιν οἱ πολλοὶ τὰ ἡμέτερα, καὶ παρὰ τοῦτο τῶν οἰκειῶν ἡμεῖς ἀμοιροῦμεν, οὐ μεταδιδόντων ἐκείνων· ὅθεν οὐδὲν ἡμῖν ἔμμετρον ἐναυθὰ ἐπισυνῆχται ἢ ὅσον ἐκ θαλάττης κυαθιαῖον (2) ἀντλημα. Ἐπιστολιμαίων δὲ περὶ γραμμμάτων, τῷ μὲν πρὸς μητρὸς θεῖο πολλῶ τούτων ἐδέησε, καὶ ἡμεῖς ὑπεδρηστεύσαμεν, ὅτι καὶ πολύφιλος ἦν ὁ ἀνὴρ, καὶ ὡς ἐκ τύχης ἔχων τὸ ἀξιοματικὸν καὶ σεμνὸν, καὶ πρὸς πολλοὺς μὲν εἰκὸς ἦν τοιοῦτον ὄντα ἐκείνον χαράττειν ἐπιστόλια, παρὰ πολλῶν δὲ κομιζόμενον αὐθις δεξιοῦσθαι τούτους τοὺς φιλικούς· τὸ γὰρ ἀπαρήγορον ἀφιλον καὶ ὡς ἐν ἀρχαῖς ἥκιστα χρήσιμον. Ἡμῖν δὲ δλίγος μὲν ὁ φίλιος, δλίγος δὲ καὶ ὁ πομπαῖος Ἐρμῆς, ἄλλως τε καὶ σχολαστικὸν ἀγοῦσιν ἦθος καὶ εἰς τὰς τῶν δυναμένων οἰκίας οὐ θαμίζειν οὐδὲ θυραυλεῖν ἀνεχομένοις ἀθάπευτα ἦν πρὸς πάντας, καὶ οὐδὲ χρεῖα τις ἤπειγεν, ὅτι μὴδ' εἰς τὸν τοῦ βίου βρασμὸν καὶ τὸν τῶν πραγμάτων σάλον καὶ περὶ αὐτό που μέσον τὸ ἀμφοδὸν φέρων ἐμαυτὸν ἔρριψα. Ἐνόσει δὲ μοι καὶ τοῦτο ἡ γνώμη (3) δυσάρεστος ἦν καὶ ἀτεγκτος κριτῆς τῶν ἐμῶν καὶ οὐ με πέρα τοῦ μετρίου ὡς τέχνα ἐπέσαιεν, ὃ πάσχουσιν οἱ πολλοὶ τυφλώττοντες ἀτεχνῶς καὶ κατὰ τὰς πιθηκίδας (4) ὑπερφλοῦντες τὰ ἔγγονα, ὡς καὶ πιθήκους ὄντας ἀγάλματα νομίζειν καὶ ἠδέως ὑπαγκαλίζεσθαι· ἀνέμενον δὲ καὶ ἡλικίαν τελεωτέραν καὶ τύχην εὐγνώμονα, ἢ ἐπιδειξαίμην ἐν καιρῷ τὸ γόνιμον, οὐχ ὡς ἀπειρόκαλος εἰς θέατρα καταβαίνων, ἀλλ' ὡς αὐτὸ τοῦτο καλούμενος ἢ ῥητόρων ἔργα μετιῶν ἢ διδασκαλικούς πόνους ἐπιφορτισθεὶς, ἐν οἷς ἅπας (5) εὐάφορον τὸ φιλότιμον. Διὰ ταῦτα παρεώρων τοὺς ἐμοὺς πόνους ὅποι καὶ

(1) Fort., ἔσμούς.

(2) La forme adjectivē κυαθιαῖος est inconnue aux lexiques.

(3) Fol. 526, r^o.

(4) Voy. mon éd. de Philé, t. II, p. 25.

(5) Fort., ἅπαν.

τύχη παρεβρόμμενους καὶ οὐκ ἐτιμώμεν πολλοῦ, φιλοκαλῶν ἄλλως, ἢ καὶ εἰς πυξίδας συναπτῶν· ὅθεν καὶ θριπηδοῦσθαι συνέβαινε τὰ πλείω, καὶ τέλειον ὑπ' ἀχρηστίας διεφθορέναι. Ἔστιν ἂ καὶ φίλοις αἰτησαμένους προέμενοι οὕτως οὐκ ἀπεκομισάμεθα, τὸ μὲν καὶ ὑπὸ τῆς ἡμετέρας μεθημοσύνης ἢ καὶ ἀμελείας, τὸ δ' ὅτι καὶ οἱ νῦν ἄνθρωποι κρείττους λαθεῖν ἢ μεθίνασι. Πικρὰ τρσαύτας καὶ τοιαύτας αἰτίας βραχέα ἄττα καὶ ὡς ἐξ ἐράνου καὶ ταῦτα καὶ ὡς ἐκ μετοικίας ἰσχύσαμεν, ἄλλων ἄλλοθεν ἀγειρόντων, εἰσοικίσασθαι πάλιν καὶ εἰς βίβλον μίαν ζυθνεῖναι, πολλῶν δὴ με καὶ τοῦτο ἐκλιπαρησάντων καὶ οὔτι πω ἐκόντα βιασαμένον· οἱ με καὶ ἀναιγόμενον ἐρώντες καὶ ἰσχυρογνωμονοῦντα περὶ τὴν συλλογὴν, καὶ τοῦτο προῖσχόμενον εἰς παραίτησιν, ὡς ἀτελοῦς ἡλικίας καὶ νοῦς ἔτι τὰ σοφιστικά μὴ πάνυ ἐξακριβοῦντος οἱ πλείους τῶν λόγων, « ἀλλὰ καὶ Ἀχιλλεύς, ἔφασαν, οὐ καταγελάσσονται Θεορίται καὶ ψελλιζόντος τὰ πολέμια. »

Τὸ μὲν οὖν πολλὰ τῶν ἐμῶν ἐκλειοπένασι ὅθεν καὶ ὅπως ἰκανῶς εἴρηται τὸ δὲ καὶ χρόνῳ προήκοντα· καὶ εἰς τὸ τῆς διδασκαλικῆς ἐξίας ὕψος ἀναθάντα, μὴ καὶ ὡς ἀηδόνα λειμῶνος μεγάλου τῆς ἐκκλησίας δραξάμενον πλείω τερετίσαι (1) καὶ γενέσθαι λαλίστερον, τοῦτο δὲ καὶ λέξων ἔρχομαι (2). Πολύς (3) μοι ὁ τοῦ φθόνου δαίμων ἐπέχραε καὶ πάντα ἦν πολεμῶν (4)· εἰς κάλλος ἀπέξεσα τὴν φωνὴν καὶ λαμπρὸν ἐδημηγόρου, καὶ τὸ πλῆθος ἐπέββεῖ ὡς αἱ μυῖαι περὶ τὸ γλάγος, καὶ τὸ βῆμα ἐκύμαινε, καὶ ὁ τῆς ἐκκλησίας πολιτάρχης ἠγρίαινε, ὡς εἴ τις Κριτίας ἢ καὶ Ἰππίας τοὺς Ἀθηναίους ἐρώων τῶν τινος ῥητόρων (5) περιστοιχίζοντας, καὶ δεδιὼς τὴν ἐπίθεσιν. Μακροτέρας ἐποιούμην τὰς διαλέξεις· ἀλλὰ καὶ οὕτω θηρίον ἐκεῖνος ἦν καὶ ὑπεβρυχάτο λεόντειον, ὡσπερ εἰ πρὸς τὸ τοῦ λόγου μῆκος ἀπέκναιεν, ὄζυπείνης (6) ὧν καὶ προτένης, οὐκ ἐξὸν αὐτῇ κελεῦσαι τοῖς τραπεζοποιοῖς κανφορῆσαι καὶ διασκευάσαι τὸ δεῖπνον, ὁπότε ἡ γαστήρ κελεύσειεν, ἢ καταδαρθέντι

(1) Cod., τερετίσαι.

(2) Peut-être manque-t-il quelque chose après ἔρχομαι.

(3) Les phrases πολὺς μοι et εἰς κάλλος sont sans liaison.

(4) Fort., πόλεμος.

(5) Cod., Θεβαίων, et au-dessus de ce dernier mot pointillé, ῥητόρων.

Quant à la construction τῶν τινος ῥητ., elle est connue. Voy. un peu plus bas, τῶν τις παλαιότερων. J. Cinnam., p. 45 : Τῶν τινος Ῥωμαίων εἰς τὴν κατόπιν ἰούσαν ἐκπέμψας.

(6) Voy. mon éd. de Philè, t. II, p. 236.

μετὰ τὰς παροψίδας καὶ τοὺς κρατῆρας ὅπόσον καὶ βούλοιοτο σπάσαι τοῦ κίωματος. Εἰς ἧθος ὁ λόγος ἀνεῖτο, καὶ κακίαν ἐκόλαζεν ὅποια πολλὰ τῆς Γραφῆς· καὶ ἦν ἐκεῖνος πάλιν καχύποπτος, εἰς ἑαυτὸν ἐλκων ὡς αἱ σικυαῖαι τὰ χεῖριστα. Διῆγειν ποτὲ τὴν Παύλου ποιμαντικὴν, καὶ ὑπεζωγράφου τῷ λόγῳ τῷ πρὸς Τιμόθεον ἐκεῖνο τὸ « Νῆφε (1) ἐν πᾶσιν » ἱεροφαντῶν, καὶ οὐδὲ ταῦτα ἠδέως ἤκουσεν, ἀλλὰ καὶ πάλιν ἐπισυνῆγεν ἡμῖν βαρὺ τὸ ἐπισκύνιον, τοξοποιῶν (2) τὰς ὀφρῦς καὶ μνηιῶν ἀκάθεκτα. Τὸν γὰρ τοῦ Παύλου ἔπαινον σαρκασμὸν οἰκείον ἤγειτο, καὶ τὰ τῆς ἀρετῆς ἐδυσχεραίνει κρόταλα· καὶ τέλος καὶ βιβλίον δούς ἐπίτομον φέρον τῶν Παύλου Ἐπιστολῶν τὴν ἐξήγησιν, ὃ καὶ πρὸς γυναῖκα βραχύπονον (3), καὶ ὀλιγόνου τὰ θεῖα (καὶ τι γὰρ ἡ (4) γυναῖκα τρυφῶσαν καὶ βασιλιόα τῶν τις παλαιότερων ἐθώπευσεν, ὡς Καρνεάδης ὁ Ἀθηναῖος πάλαι τὴν Κλεοπάτραν ὑπέρι), τοῦτό με φέροντα μεγάλης καὶ ἀποστολικῆς διανοίας μικρὸν ἐγχειρίδιον ἡξίου τὴν γλῶσσαν ἐπὶ τοσοῦτον ἀποστενοῦν καὶ ὑποθλίβειν (5), ὅπόσον ἂν κακείνος ὑπεβάτ- τήρισε, καὶ μὴδὲ τὴν λέξιν ὑπαλλάττειν μὴδ' ἔτιοῦν· τοῦτο δὲ καὶ παῖς ἂν εἰς γραμματιστοῦ φοιτῶν πάντως ἀυχίσειεν. Οὕτω με τῆς φιλο- τίμου προθέσεως ἀπανταχόθεν ἐκεῖνος ἐξέκρουσεν, οὕτω σοφιστικὴν ῥώμην πλουτοῦντα παντελοῖς ἐξενεύρισεν. Ἐπεὶ δὲ ῥήτωρ ὢν ἐγὼ οὐκ ἔμελλον ἐξαγορευθῆναι πάντα καὶ κληθῆναι μαμαμάκουθος (6), ὡς ἐκεῖνος ἠθούλετο, τοῦτο μὲν ὡς πλατὺν γέλιον οὐδὲ τὴν πρώτην ἀκοὴν ἤνεγκα, ἐτέραν δὲ καὶ ταύτην ἄβατον τοῖς πολλοῖς ἐτραπόμην· ἐποιού- μην τὸ ἀπὸ τοῦδε τὰς ὀμιλίας, ἐξ ὑπογυίου ῥέων καὶ πνέων σχέδια·

(1) Ep. ad. Tim., II, 4, 5.

(2) Anon. cod. Ven., fol. 172, v^o : Ἀναφλέγεται τε πρὸς θυμὸν ὁ ἠγῆσανδρος καὶ τοξοποιήσας εἰς αὐτὸν τὸν ὀφρῦν καὶ πικρὸν ἐνιδῶν ὑφαίμοις βλεφάρους τοὺς ὑμνουμένους ἐκεῖνους ἰάμβους ἀναπεφώνηκε·

Στόμαργος ἦς, ἄνθρωπε, πόρρω μου τρέχε·

Ἡρακλῆς ἐγγύς καὶ τεμεῖ σε τὴν Ὑδραν.

Ces vers sont des iambiques du moyen âge. L'iambe au second pied n'y est même pas observé dans Ἡρακλῆς ἐγγύς.

(3) On peut ajouter ce composé aux lexiques, ainsi que le suivant ὀλιγόνους. On ne connaissait que le substantif ὀλιγόνοια.

(4) Fort., καὶ τινα γὰρ ἤδη γυν.

(5) On ne comprend pas ὑποθλίβειν avec ὀπόσον. Il faut le construire avec τὴν γλῶσσαν pour complément.

(6) Cod., μαμάκουθος.

λόγος δὲ σχεδὸς εἰς τὸ μέλλον ἀταμίευτος ἴσα καὶ ῥοῦς δξέως φερόμενος, μνήμαις καὶ γραφαῖς ἀπάσαις ἄληπτος.

Ταῦτα μὲν οὖν τοιαῦτα καὶ οὕτως ἔχοντα * λοιπὸν τὴν ἰδέαν προσθεῖναι καὶ τὸν χαρακτῆρα ὑποτυπώσασθαι. Οἱ λόγοι εὐῤῥυθμοῦσι μὲν καὶ κρότου ἀντιποιοῦνται· οὐ μὴν καὶ ἡχοῦς αὐτοῖς τοσοῦτον μέτεστι. Καὶ ὁ ῥυθμὸς ὑπορχεῖται μὲν, εἰ καὶ σωφρόνως, ἔν γε τοῖς πλείοσιν, ἐν ἐνίοις δὲ καὶ κυβιστᾶ, ὡς ἡ λέξις εὐσημος παρὰ πᾶσι καὶ τὸ τῆς σαφηνείας ὑπαυγάζουσα φῶς, ἐκπέφυγε δὲ καὶ τὸ κοινὸν καὶ ὡς ἐν τριόδῳ περιημαζευμένον· τριοδίτις γὰρ λέξις καὶ καταπεπατημένη ἀπαιδευσίαν κατηγορεῖ καὶ ἰδιωτισμὸν ῥήτορος· οὐ μὴν καὶ ὄγκου διὰ τὸ σαφὲς καὶ μεγέθους ἀμοιρεῖ, ἀλλ' ἔστιν οὗ καὶ θεατρικὴ τίς ἐστι καὶ πεποίηται· ἀπόζει δὲ καὶ ἡδύ τι ὡς ἐκ λειμῶνος. Ἀριστεύει δὲ μάλιστα περὶ τὰς τροπὰς, καὶ ὅτε δριμεία γίνεται, τότε γλυκίων φαίνεται. Τὸ δ' ἐξ ἐράνου καὶ συμπεφορημένον ἀποστυγεῖ· βούλεται γὰρ αὐτόθεν συναναφύεσθαι τοῖς πράγμασιν, ἵνα καὶ τὸ σημαντικὸν ζυγγανὲς ἔχη καὶ οὐκ ἐπέισακτον, καὶ τὸ διάκενον ἀποφεύγη. Τὸ γὰρ ὀνειὸν καὶ τεταμιευμένον τῶν λέξεων ὄγκον μὲν ἢ καλλιῤῥημοσύνην εὐτυχεῖ διὰ τὸ ἐπιλέγδην καὶ κατὰ σχολὴν ἀπανθίζεσθαι, πένεται δὲ τὰς ἐννοίας καὶ διάκενον ψόφον ἀποτελεῖ καὶ περικτυπεῖ τὰς ἀκοᾶς μόνον, μῆτε πᾶσι νοήμασιν ἐφαρμόττον καὶ τῶν πλειόνων (1) ἀποστατοῦν. Οὐ γὰρ, ἢ τὸ πρᾶγμα καὶ ὁ νοῦς βούλεται, καὶ ἡ λέξις ἔπεται, ἄλλ' ἐκτὸς καὶ πόρῳ τυμπανίζει καὶ ὑπαυλεῖ καὶ περιέλκει μᾶλλον τὴν ἐννοίαν, ἢ (2) ἄμαξα τὸν βοῦν, παροιμιάσαιτ' ἄν τις εὐστόχως. Τὰ σχήματα ἔστιν οὗ ξενίζουσι· τὸ δὲ πάντῃ ἐξηλλαγμένον καὶ Ἀττικόν, ὑπέρφευ ἢ καὶ ἄλλως καινότροπον, ὡς ἀκοαῖς πολέμιον ἀποσεύεται· ἀλλ' εἴ τί που μετὰ τοῦ κομψοῦ καὶ ἡδονῆν ἔχει, τοῦτο ἐπιτηδεύει. Παρισώσεις οὖν καὶ παρηγήσεις καὶ τὸν ἄλλον περιάπτον κόσμον ὑπερφιλῖ μὲν ὁ ἡμέτερος χαρακτῆρ· ἀποκρύπτεται δὲ τὰ πολλὰ, κἂν ἐκ ταυτομάτου ἐκείνα ἐπίη, δεδοικῶς μὴ καὶ παιδευτικώτερον ὠραίεσθαι δόξειεν. Ἔστι καὶ ἱστορίας εὐρεῖν παρ' αὐτῶ, καὶ παροιμιάζεται πολλαχοῦ, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ τοσοῦτον οὐδ' ἱστορικώτερον, ἀλλὰ λογικώτερον· τὸ μὲν γὰρ ὑπειασμὸν δυστυχεῖ, τὸ δ' ἀτεχνίαν νοσεῖ καὶ εἰς ἀσάφειαν ἐκτραχηλίζει, κἂν δελεάζῃ τῇ πυκνῷ καὶ τῇ πολυμαθείας εὖ ἔχειν δοκεῖν ὑποσαίνει. Ἀπτεται καὶ τῆς ἠθικῆς φιλοσοφίας ἐνιαχοῦ, παρακεντρίζει

(1) Fol. 527, r°.

(2) Fort. ἢ.

καί τινας τῶν ὑψηλοτέρων ἐννοιῶν, ὡς καὶ αὐτῶν ψαύειν ἀστέρων καὶ οὐρανοῦ φύσεως, ἤδη δὲ καὶ εἰς τὸν τοῦ παντὸς δημιουργὸν ἀνεισιν, ἀποσεμνύων τὸν εὐφημούμενον καὶ, ὡς εἰκός, ἀγάμενος ταῦτα δὲ εἰ καὶ μὴ τῆς πρώτης καὶ ἀμίχτου, τέως (1) δ' οὖν σεμνότητος.

Ταῦτα κοινὰ πλουτοῦσι πάντες οἱ λόγοι, ὡς ἐκεῖνα ὑπαλλάττουσιν· ὁ ἐπὶ τῷ νομοφύλακι Σοφιστῆς δικαίως ἂν μᾶλλον καλοῖτο φαντασίαν τε γὰρ μᾶλλον ἐμποιεῖ, καὶ θαμὰ προανακροῦται (2), ὡς οἱ τῶν ὠδικῶν εὐφωνότεροι, σκαίρει τε πλέον ἢ βέβηκεν. Ὁ δ' ἐπὶ τούτῳ καὶ δεύτερος εὐπαγέστερά τε τὰ μέλη εὐτυχεῖ, καὶ ὑψηγορίαν μᾶλλον ἐπιτηδεύει. Ὡς δ' γε τρίτος γαυρὸς ἐστὶ καὶ ἀγέρωχος ἵππος εἰς πεδῖον κραίνων, παρομιμασαίμην ἂν εὐκαίρως, καὶ ὑπερίπταται τοὺς πρὸ αὐτοῦ· μιμεῖται γὰρ τὴν ὑποβεβλημένην ἕλην καὶ τήρει τὸ ὑπερέχον, λαμυρὸς (3) τέ ἐστὶν ὅτι μάλιστα καὶ πολλαῖς καὶ ἀλλεπαλλήλοις ταῖς λέξεσι καὶ πᾶσιν (4) ἥδιστον ἀνθούσαις ἀνθοβολεῖ τὸν βασιλέα τῆς βαρβαροῦ καταδραμόντα καὶ εἰς τὴν οἰκείαν ἄρτι μετὰ τροπαίων ἐλάσαντα. Ὡς δ' γε μετ' αὐτὸν, βασιλικὸς μὲν καὶ αὐτὸς καὶ τοῖς αὐτοῖς τροπαίοις ἐπιγαυριῶν, ἀλλ' εἰσικεν ὡς παῖς μητρὶ, τῷ μεγάλῳ παρασκαίρειν βασιλικῶ· νεοτελής γὰρ τις τὰ σοφιστικά καὶ ὑποψελλίζων ἐπι τοῦτον τῆς ἐμῆς γλώττης ἐδρέψατο, καὶ ἦν ἀνάγκη πᾶσα τὸν λόγον παραμετρεῖσθαι τῷ ῥήτορι. Ὁ (5) δ' ἐπὶ τῷ Μουζάλωνι (6) λόγος, νέφ' μὲν τι καὶ ὑπὸ διδασκάλου ἐπιτελοῦντι καὶ τοῦτον ἐχρήσαμεν· ἀλλ' εἰ ποῦ τις μικρὰ τινα ὑπεξέλοι προσχήματα καὶ δέλεαρ καὶ περίκρυψιν (7) καὶ ἀπάτην ὑφ' ἡμῶν τεθειμένα, ἴν' ὡς ἐπι παῖς καὶ λόγου σοφιστικοῦ πρωτοκύμων (8) μὴ καὶ θθνεῖα δόξη τῇ γλώττῃ φθέγγεσθαι ἴσα καὶ αὐλὸς ἐμπνεόμενος, γνοιή ἂν, οἴμαι, τοῦτον καὶ ὑπερφωνοῦντα τοὺς

(1) Fort., τινος.

(2) Cod., προανακρούει (sic).

(3) Fort., γλαφυρός.

(4) Fort., πάσαις.

(5) Il y a ici anacoluthé; le nominatif ὁ λόγος est suspendu; il est repris par τοῦτον.

(6) Les Muzalons, famille célèbre de Constantinople, commencèrent leur illustration sous les Comnènes.

(7) On peut ajouter ce mot aux lexiques.

(8) Le *Thesaurus* ne cite qu'un seul exemple de ce mot. Théodore Prodrome en fait un fréquent usage.

ἄλλους καὶ τοῦ τεχνικοῦ... του μάλιστα ἐξεχόμενον. Εἰς ἐπιστήμην καὶ δ' ἐπὶ τῇ μεγάλῃ δομῆστικῇ λόγος ἠκριβώται, οὐ νεωτερίζων (1) τὴν φράσιν, ἀλλ' οὐδὲ πρὸς τὸ ἀηδὲς καὶ σκληρὸν ἐξανδρούμενος. Τοιαύτας ἂν ἴδοι τις καὶ τὰς Μονάδας ἀπάσας καὶ τούτων μάλιστα τὴν τελευταίαν καὶ ἡμῖν ἀπευκταιοτάτην (2), ἐπεὶ καὶ τελεωτέρας ἡλικίας γέννημα ὡς αὖθις καὶ τῶν μελετηρῶν ὑποθέσεων. Τοῦ πολιτικοῦ τύπου προὔχοι ἂν ἢ κατὰ Βαγῶα μελέτη καὶ νοήμασι καὶ ὀνόμασι καὶ τῇ ἐπὶ πᾶσιν ἀκριβεῖα, ὑστάτας γὰρ μοι καὶ αὕτη τὰς τοῦ νοῦ ὠδῖνας ἔλυσεν. Οὐδὲ τὰ τῆς σοφιστικῆς γυμνάδος παλαιστρας προνοήματα τῆς αὐτῆς ἰσχύος (3) καὶ τέχνης ἅπαντα, ὅτι μὴδὲ τῆς αὐτῆς ἡλικίας οἷον τῶν λόγων ἱεροί, τοῦδε τοῦ λόγου ὑπεξηρημένον (4), ὅτι καὶ σοφοὶ μᾶλλον καὶ ἐπιστήμονες, ὅπου καὶ ἴδια (5) τούτους προδιεγράψαμεν, γοργῶς καὶ ὡς ἐν τύπῳ φιλοτεχνήσαντες, ἐξ ὧν οὐ δύσχερως ἂν τις φωράσειε, καὶ τοὺς Ἐξηγηματικούς ὅπως ἄρα εὐπροσωπίας ἔχουσιν. Ὁ μέντοι Ὀρθολέκτης (6) ἐξεπονήθη μοι βιβλίον ἕτερον, μεγέθει μὲν τοῦ παρόντος ἀποδέων, πολυμαθείας δὲ καὶ μάλιστα εὖ ἤκων· ὁ δὲ πλουτεῖ μὲν τὸ τῆς γλώττης εὐστροφον καὶ ἄμαχον εἰς πειθῶ, οὐ

(1) Fol. 527, v°.

(2) Voudrait dire la plus maudite, mais le mot doit être corrompu. Il faudrait un mot dans le sens de ἀκριβεστάτην, peut-être σπουδαιοτάτην. C'est ainsi que j'ai traduit.

(3) Cod., ἰσχύοι.

(4) Cod., ὑπεξηρεῖθων (sic).

(5) Leg., ἰδίᾳ.

(6) Ce substantif manque aux lexiques. Le verbe ὀρθολεκτέω, connu seulement par Eustathe, a aussi été employé par Nicéas Choniate, cod. Ven., fol. 114, r° : Τὰ τῶν ὀρθολεκτούντων τελεσεῖς, εἶτα τοῦ τῆς Καλλιόπηςνάματος ἐμφορηθεῖς καὶ στομωθεῖς τὴν γλώτταν ῥητορείας πυρσεύμασιν. Anon., *ibid.*, fol. 131, r° : Καὶ τίς ἂν σοι, ὦ φιλάττη, ἐπιμέψηται γλώτταν ἐξελληνίζούση καὶ ἱστορίαν ἐπισυναγούση καὶ τοῖς μέτροις ἐπιστατεῖν ἐπισταμένη καὶ ἐκδιδασκούση ὀρθολεκτεῖν. Un peu plus loin, fol. 131, v°, le même écrivain emploie le mot ὀρθολέκτρια, qui est également inconnu : Νῦν δὲ ἄρα οὐ γλώττά μου γραμματικευομένη καλλιφρόμων πρώην μένει καὶ ὀρθολέκτρια. Aux deux exemples cités dans le *Thesaurus* pour ὀρθολεξία ajoutez Germain de Constantinople, cod. gr. Coisl., 278, fol. 205, v°. Par occasion, j'indiquerai encore le mot nouveau ὀρθοσπῆς comme se trouvant aussi dans notre manuscrit de l'Escorial, fol. 425, v°.

μην καὶ ψευδολεσχεῖν (1) ἐθέλει καὶ σοφίζεσθαι ἀληθῆ· τῆς γὰρ προ-
 ρόνου σοφίας καὶ παλαιγενοῦς ἀρύεται πάντα. Κοινωσόμεθα δὲ καὶ
 αὐτο πάντως, εἴ γε μὴ τοὺς ὑπομνηματισμοὺς ἔλαχεν ἀπολέσας ὁ τῶν
 μῶν προτένης δαιτυμῶν, καὶ διὰ ταῦτα οὐκ ἀνειμένον τὸ ζύσσιστον·
 καὶ ἡμᾶς ἀποστερήσει τῶν οἰκείων, ἅτε τοῖς ἄλλοις βασκαίνων τῆς
 ετοχῆς. Τοιοῦτον γὰρ πᾶς ἐραστὴς παρακατέχει τὸ φιλούμενον, καὶ
 ὄνος τοῦ ἔρωτος εἰς κόρον ἀπολαύει.

(1) Ajoutez ce mot aux lexiques.